

—Ne fais point arrêter ton fiacre en face de la demeure de René...

—Je n'aurai garde...

Nous le savons, Berthe s'était coiffée d'un chapeau noir et enveloppée dans un châle de deuil qu'attachait sur la poitrine un médaillon cerclé d'or contenant la photographie d'Abel.

Elle était prête.

Mme Leroyer avait absolument voulu qu'itter son lit et reposait dans un grand fauteuil.

—Hâte-toi, mon enfant... dit-elle. Tu dois comprendre avec quelle impatience et quelle inquiétude je t'attendrai... Embrasse moi, ma fille chérie... Va! que Dieu veuille sur toi! Courage!...

—Sois courageuse aussi, toi, mère! répliqua Berthe en couvrant de baisers le front et les joues de la pauvre femme. Patience et bon espoir, je reviendrai bientôt.

—Tu n'oublies pas la clef?

—Je n'oublie rien...

—Le quatrième étage... la porte à droite... Souviens-toi...

—Tout est gravé dans ma mémoire...

Berthe quitta le logement et descendit l'escalier sans faire de bruit, afin de ne point attirer l'attention du personnage dont elle se méfiait à bon droit, mais elle ne pouvait éviter de passer devant la loge.

La porte de cette loge était ouverte au grand large à cause de la chaleur.

La concierge dînait en tête à tête avec son prétendu frère, qui demanda pour l'acquit de sa conscience :

—Où donc que vous allez, mam'zelle, à cette heure ici?

—Chez le pharmacien, commander une potion pour ma mère... répondit la jeune fille.

—Elle ne va donc pas mieux, la chère dame?

—Hélas!... non.

—Ah! tant pis! tant pis!

Berthe sortit et jeta un coup d'œil autour d'elle. Le commissionnaire signalé comme appartenant à la police fumait sa pipe chez le marchand de vin, et n'accordait aucune attention à ce qui se passait au dehors.

Les deux agents, voyant qu'ils exerçaient une surveillance inutile, en prenaient à leur aise.

Une fois dehors, la jeune fille descendit vers la rue de Rennes qu'elle atteignit bientôt.

Le vent commençait à souffler avec violence.

Les grondements sourds du tonnerre retentissaient au loin.

Berthe fit halte sur le bord du trottoir, espérant qu'une voiture vide viendrait à passer et lui éviterait la fatigue d'aller jusqu'à la station de la gare Montparnasse.

Elle aperçut deux lanternes rouges qui se dirigeaient de son côté comme pour se rendre au chemin de fer.

Au bout d'un instant ces lanternes, et par conséquent le fiacre dont elles dépendaient, furent tout près de la blonde enfant qui demanda :

—Monsieur, êtes-vous libre?...

Le cocher ainsi interpellé arrêta sa voiture et répondit d'un ton jovial :

—Oui et non, ma petite dame... Il est certain que je n'en suis pas chargé, mais il va faire un fichu temps tout à l'heure, et j'ai bien envie d'aller remiser Trompette et Rigolette qui triment depuis ce matin sur le pavé de Paris, les bonnes bêtes!...

—Oh! conduisez-moi, je vous en prie, monsieur... reprit Berthe d'une voix suppliante, l'orage approche comme vous venez de me le dire... Je ne trouverai pas de voiture... J'ai à faire une course indispensable... une course pressée... et il est déjà bien tard...

—Puisqu'il s'agit d'une affaire de conséquence et pressée, montez vivement, ma petite dame! voilà plus de vingt ans que je suis réputé dans Paris pour mes égards envers le beau sexe, auquel je rends un flatteur hommage, quoique célibataire endurci! Connus, le fiacre numéro treize! Un numéro qui porte bonheur!

—Place Royale!... répéta le brave cocher. Fichtre! ça n'est pas tout près! Enfin, on arrivera tout de même... Le numéro s'il vous plaît?

La jeune fille se souvint de la recommandation de sa mère et répondit :

—Numéro 18.

—Suffit... Hop! mes cocotes, allons-y gaie-

ment. vous aurez double ration d'avoine en rentrant...

Berthe était montée en voiture.

Elle referma la portière dont elle leva la vitre mobile pour se garantir du vent qui redoublait de violence.

Pierre Lorient fit tourner son fiacre, enveloppa ses juments d'un joli coup de fouet bruyant mais inoffensif, et les engagea par cette façon tout amicale à prendre le grand trot, ce à quoi elles se prêtèrent de fort bonne grâce.

Berthe se blottit dans un angle et s'abandonna tout entière à une rêverie sombre dont il nous semble facile de diviner la nature.

Cette rêverie, quoique singulièrement mélancolique, l'empêcha de se rendre compte du temps qui s'écoulait.

Elle tressaillit lorsque la voiture s'arrêta en face du numéro 18 de la place Royale.

—Nous sommes arrivés, ma petite dame, lui cria Pierre Lorient.

Berthe descendit.

De larges gouttes de pluie commençaient à tomber.

Les éclairs se succédant sans relâche permettaient de distinguer aussi bien qu'en plein jour les traits de la jeune fille.

Comme l'orage éclatait, le cocher étala sur ses juments d'épaisses couvertures, endossa un carrick à trente-six collets et se mit à l'abri sous les arcades.

LXXI

Il n'était que temps!

Les grosses gouttes de pluie se changeaient en averse; l'averse devenait cataracte, avec accompagnement d'éclairs et de tonnerre.

Esther continuait à se tenir debout et immobile près de l'une des fenêtres de sa chambre.

Soudain elle fit un mouvement brusque pour se pencher vers la place Royale, mais son front se heurta contre la vitre.

Une forme noire arrêtée en face du numéro 24 la préoccupait.

Cette forme disparut et la folle reprit son immobilité.

Berthe venait de traverser la chaussée pour entrer dans la maison qu'habitait René Moulin.

La grande porte se trouvait entre-baillée.

La jeune fille en franchit le seuil s'engagea sous la voûte conduisant à l'escalier et à la loge du concierge.

Cette voûte était éclairée, mais avec une parcimonie qui prouvait avec quel zèle Mme Biju prenait à cœur les intérêts de son propriétaire.

Un peu tremblante Berthe s'arrêta.

Des rires éclatants venaient de frapper son oreille, mais au bout d'une seconde ce bruit la rassura au lieu de l'inquiéter.

Les rires portaient de la loge.

Mme Biju recevait ses amies du quartier, et la tempête grondant au dehors n'empêchait pas la gaieté bruyante de ces dames.

Berthe se glissa dans l'escalier, le cœur serré par l'émotion, les jambes chancelantes, obligée de se soutenir à la rampe à chaque pas, et commença son ascension.

Elle mit près de cinq minutes à parvenir au quatrième étage qu'indiquait à Angèle la lettre de René Moulin.

Là elle tira de sa poche la clef remise par Eugène en même temps que cette lettre, puis, après avoir jeté un dernier regard dans l'escalier pour s'assurer que personne ne montait ni ne descendait, elle introduisit la clef dans la serrure de la porte de droite.

L'orage atteignait en ce moment son maximum d'intensité et se donnait des allures de cyclone.

Les tuiles et les ardoises arrachées des toitures volaient dans l'espace et venaient se briser comme des éclats de mitraille sur le pavé des rues. Quelques cheminées s'écroulaient, constituant un péril sérieux pour les passants heureusement très rares.

Les arbres de la place Royal, ployés par le tourbillon, craquaient prêts à se rompre, et leurs feuilles s'envolaient comme une débandade de pierrots effarouchés.

Le vent, s'introduisant dans les maisons les mieux closes, semblait pleurer et rugir tour à tour. Esther ne changeait point d'attitude.

Le front appuyé contre une vitre, elle regardait la place en murmurant d'une voix triste son éternelle chanson.

Tout à coup son chant s'arrêta.

Ses yeux venaient de se fixer sur deux hommes immobiles en face d'elle sous un bec de gaz dont les rafales faisaient vaciller la flamme.

Ces deux hommes examinaient la maison et semblaient ne se préoccuper en aucune façon des torrents qui les inondaient.

L'un était vêtu comme un ouvrier, l'autre comme un petit commerçant.

Nos lecteurs reconnaissent ou plutôt devinent le duc Georges de la Tour-Vaudieu, et Théier, l'agent de la sûreté.

Soudain un éclair illumina le ciel, enveloppa de clartés fulgurantes les deux hommes et mit leurs visages en plein relief.

Esther poussant un cri sourd fut prise d'un tremblement nerveux et son attention redoubla d'intensité.

Le sénateur et le policier traversèrent la chaussée comme avait fait Berthe Leroyer quelques instants auparavant.

Le regard de la folle suivit leurs mouvements.

Ils disparurent.

Elle quitta la fenêtre et se dirigea vers la porte de sa chambre...

Berthe venait de pénétrer dans le logement de René Moulin, qu'elle referma sans bruit derrière elle.

La pauvre enfant était en proie à une agitation, à une émotion bien naturelles.

Si par suite de quelque circonstance, improbable mais pourtant admissible, on venait à la surprendre, la nuit, chez un étranger, on ne manquerait pas de l'accuser de vol, on la mettrait en état d'arrestation, et pour se justifier que pourrait-elle répondre?...

Elle s'efforça de bannir de son esprit ces idées inquiétantes, elle fit appel à tout son courage et, tirant de sa poche une bougie et une boîte d'allumettes, elle se procura de la lumière.

Ceci fait, elle jeta rapidement un regard autour de la pièce dans laquelle elle se trouvait et n'aperçut pas de secrétaire.

—Ce meuble est certainement dans la chambre à coucher, pensa-t-elle en se dirigeant vers l'une des portes vitrées placées en face l'une de l'autre.

Elle ouvrit celle de gauche et se trouva dans le cabinet où René serrait ses malles vides et accrochait ses vêtements à un portemanteau soigneusement recouvert d'une ample lustrine verte.

Berthe secoua la tête, referma la porte de gauche et se dirigea du côté de celle de droite.

Elle posa la main sur le bouton de la serrure.

Elle allait le faire tourner lorsqu'elle s'arrêta, effarée, pâle comme une morte, écoutant.

Le bruit d'une clef ou d'un crochet de fer grinçant dans la serrure arrivait jusqu'à elle net et distinct.

—C'est ici qu'on veut entrer... balbutia la jeune fille d'une voix défaillante. Je suis perdue!

Le bruit continuait.

Au bout d'un instant Berthe crut entendre céder la porte.

L'immense péril lui rendit, non son courage, mais une présence d'esprit tout instinctive.

Elle regagna sur la pointe des pieds le cabinet qu'elle venait d'inspecter, l'ouvrit, éteignit sa bougie, tira la porte, et plus morte que vive, appuyant sa main sur le côté gauche de sa poitrine pour comprimer les battements tumultueux de son cœur, elle se réfugia derrière les vêtements couverts de la lustrine et elle attendit.

Tout à coup le bruit cessa.

Berthe entendit la porte d'entrée tourner sur ses gonds et se refermer doucement, poussée par une main prudente, puis des pas furtifs, étouffés à dessein, foulèrent le plancher.

—Qui donc arrive ainsi sans lumière? se demanda l'enfant, ce ne peut être René Moulin puisqu'il est en prison... d'ailleurs s'il était libre il ne se cacherait point. Les gens qui viennent d'entrer doivent être des malfaiteurs! Je tremble...

Une voix sourde s'élevant dans la pièce voisine interrompit les questions que Berthe s'adressait à elle-même.